

Violaine Lemay & Frédéric Darbellay (éds.)

L'interdisciplinarité racontée

Chercher hors frontières,
vivre l'interculturalité



Peter Lang

Appartenir à une discipline, lorsqu'elle est envisagée comme une forme particulière de culture, c'est adhérer à des valeurs épistémologiques communes. Ces valeurs unissent les spécialistes dans leur façon de définir la «bonne» connaissance et d'en prescrire les théories et les méthodes. Dans ce contexte normatif, pourquoi et comment se réalise alors la rencontre avec l'Autre disciplinaire? Dans l'appréhension de l'interdisciplinarité, quelles retombées nouvelles apporte la métaphore de l'interculturalité? Quel dialogue se construit entre des identités savantes ancrées dans des histoires différentes?

Au-delà des cultures scientifiques nationales, des chercheurs d'horizons divers, souvent émérites ou grands pionniers en Amérique et en Europe, racontent ici leur parcours hors frontières. Authentiques et passionnants, leurs récits de voyage en terre disciplinaire étrangère, généreux et porteurs de sens, se font riches d'anecdotes révélatrices. Tous reflètent à leur manière l'idéal contemporain de liberté qui meut, à la base, l'élan interdisciplinaire.

FinnMakela
GillesFerréol
GuyRocherClaudeLessard
GuyBourgeaultCatherineGarnier
ChristophEberhardRenéLaperrière
JacquesDufresneAntigoneMouchtouris
FrédéricDarbellay
ViolaineLemayPierreParlebas
ClaudeThomassetDanielMeier
IsabelleMahy

Violaine Lemay est Professeure à l'Université de Montréal, où elle enseigne l'interdisciplinarité dans différents domaines (droit, sciences humaines, santé). Elle y a dirigé l'innovateur programme interdisciplinaire de Doctorat en sciences humaines appliquées. Elle est également éditrice francophone de la *Revue canadienne Droit et société* et directrice de la section canadienne de l'*Association internationale et interdisciplinaire sur la chaîne du médicament*.

Frédéric Darbellay est Professeur en Inter- et Transdisciplinarité à l'Institut Universitaire Kurt Bösch (IUKB), à Sion en Suisse. Il développe des enseignements et des recherches sur l'interdisciplinarité dans ses dimensions théoriques et pratiques. Auteur de nombreuses publications sur ce thème, il se définit comme un chercheur à la croisée des disciplines.

L'interdisciplinarité racontée

Violaine Lemay & Frédéric Darbellay (éds.)

L'interdisciplinarité racontée

Chercher hors frontières,
vivre l'interculturalité



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la
«Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées
sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Composition et mise en page : Theres Paulsen, IUKB

Image de couverture : Treasure map on wooden background © pashabo
(<http://fr.fotolia.com>)

ISBN 978-3-0343-1359-9 br.

ISBN 978-3-0351-0659-6 eBook

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2014
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne, Suisse
info@peterlang.com, www.peterlang.com

Tous droits réservés.

Cette publication est protégée dans sa totalité par copyright.

Toute utilisation en dehors des strictes limites de la loi sur le copyright
est interdite et punissable sans le consentement explicite de la maison
d'édition. Ceci s'applique en particulier pour les reproductions, traductions,
microfilms, ainsi que le stockage et le traitement sous forme électronique.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

Ouverture	1
Grandeur et misère de la connaissance contemporaine	
Violaine Lemay	

PARTIE I

Interculturalité et métaphore : un double potentiel de renouveau

Chapitre 1	13
Rapport à l'autre et interculturalité : une perspective relationnelle	
Gilles Ferréol	

Chapitre 2	29
Des champs et des clôtures : la métaphore et la recherche interdisciplinaire	
Finn Makela	

PARTIE II

Un désir de liberté

Chapitre 3	49
L'interdisciplinarité : franchir des distances	
Guy Rocher	
Chapitre 4	57
Le bateau ivre	
Pierre Parlebas	

Chapitre 5	69
Disciplinarité et interdisciplinarité dans un champ professionnel : des rapports complexes mais qui ne sont pas à somme nulle	
Claude Lessard	
Chapitre 6	89
Récit d'un voyage interdisciplinaire au gré de concepts intégrateurs et bâtisseurs	
Catherine Garnier	
Chapitre 7	115
De l'indisciplinarité à l'interdisciplinarité	
Jacques Dufresne	
Chapitre 8	125
L'interdisciplinarité : voyage à la croisée des cultures scientifiques	
Frédéric Darbellay	
Chapitre 9	141
Le Dao du dialogue : cheminements d'un anthropologue du Droit	
Christoph Eberhard	

PARTIE III

Une quête de soi par la découverte de l'Autre

Chapitre 10	169
L'art de l'<i>inter</i> à travers l'œil ouvert du cœur	
Isabelle Mahy	
Chapitre 11	185
Transgresser les frontières pour mieux connaître son pays	
Guy Bourgeault	

Chapitre 12	205
Regarder le monde de façon interdisciplinaire :	
l'espace du possible	
Daniel Meier	
Chapitre 13	217
La dynamique de l'interdisciplinarité	
Antigone Mouchtouris	
Chapitre 14	231
L'interdisciplinarité dans l'Eldorado des sciences juridiques	
à l'Université du Québec à Montréal (UQAM)	
Claude Thomasset & René Laperrière	
Auteurs.....	253

OUVERTURE

Grandeur et misère de la connaissance contemporaine

Violaine Lemay

*Faculté de droit/Programme de doctorat en sciences humaines appliquées,
Université de Montréal*

À peine quelques heures de lecture sur l'interdisciplinarité suffisent pour découvrir qu'il y a presque autant de définitions de cette dernière qu'il y a d'auteurs qui en discutent. Le ballet incessant des préfixes s'ajoute au tableau. Les uns choisissent «inter» pour référer à ce que d'autres appellent «multi», le tout pendant que d'aucuns discutent de «trans» là où beaucoup préfèrent parler «d'inter». Certains prennent des années à développer leur propre voie réflexive hors des ornières de leur discipline-mère. Ils offrent alors généreusement au monde une énième définition, drapée d'un légitime sentiment d'achèvement, mais l'expression de leur cheminement s'additionne à celle des autres sans créer de consensus. La cacophonie demeure. Sous les variations de surface, des lignes de force s'observent néanmoins chez les chercheurs marqués par la propension à se soucier de l'Autre disciplinaire et qui, tant épris du contact avec l'étranger épistémique, inventent et pratiquent les voies d'un échange érigé en mode de vie savant. Cet ouvrage donne voix à ces chercheurs d'horizons divers, grands pionniers internationaux – pensons à Guy Rocher, Pierre Parlebas, Gilles Ferréol, Catherine Garnier, Claude Lessard, Guy Bourgeault, Jacques Dufresne, etc. – et met de l'avant les convergences de leurs discours. Tenant à distance les effets de brouillage de la cacophonie ambiante, l'entreprise offre une métaphore comme mode d'expression imagé et comme outil d'exploration : celle de l'interdisciplinarité comme interculturalité.

Appelé à discuter de métaphore, Finn Makela rappelle en début d'ouvrage (Chapitre 2) qu'on ne saurait la réduire à un élément de style ou de rhétorique. Elle n'est pas seulement «expressive», explique-t-il, mais «créative», c'est-à-dire utile à une construction inventive. Ainsi, à sa suite, l'ouvrage dirige l'attention vers une pragmatique de la métaphore,

soit non pas uniquement vers ce que cette dernière veut dire, mais surtout vers ce qu'elle fait : ici certainement inviter à la comparaison et à en observer les effets. Bien sûr, pour penser l'interdisciplinarité, l'interculturalité n'est qu'une métaphore parmi d'autres, mais celle-là en particulier offre quelque intérêt. Comme on le découvre avec Gilles Ferréol (Chapitre 1), chanteur et orfèvre de l'interculturalité, l'histoire se fait claire : la rencontre avec l'Autre est source de richesses innombrables et puissant moteur de créativité. Ainsi, lorsque des auteurs approchent le phénomène de discipline universitaire comme forme particulière de culture, le parallèle se fait de lui-même et il illustre alors à merveille le potentiel créateur et innovant couramment recherché par le chercheur interdisciplinaire. Pourtant, là ne réside vraisemblablement pas l'essentiel. L'intérêt premier de cette métaphore tient probablement davantage aux retombées immédiates de l'importation du concept d'identité culturelle. Transposé en identité disciplinaire ou savante, il rappelle à la mémoire ce que d'immatures représentations de la connaissance et de l'interdisciplinarité font trop souvent oublier : l'histoire des projets fondateurs des disciplines modernes et leur importance dans l'explication des variations de rapport aux valeurs épistémologiques, d'une discipline à une autre.

Pourquoi le sociologue se soucie-t-il plus volontiers de méthodologie empirique que le philosophe ? Pourquoi le caractère ethnocentré d'une conclusion est-il davantage matière à discrédit pour l'anthropologue que pour le juriste moderne ? Pourquoi ce dernier valorise-t-il par-dessus tout l'obéissance à l'État législatif alors que pareil critère est source de méfiance pour le spécialiste de sciences politiques ? La dimension historique du concept d'identité culturelle¹ transposé en identité savante devient alors utile. On se souvient du fait que, jeune discipline arc-boutée contre le sens commun et axée sur la découverte du déterminant social caché, la sociologie a construit sa légitimité en valorisant le fait de calquer les méthodes des sciences naturelles. On garde en mémoire le fait que les pères fondateurs de l'anthropologie se sont

1 Cf. : «Parler d'identité, c'est parler du maintien de soi à travers le temps» (Ricoeur, 2000 : 12).

tristement illustrés par le caractère ethnocentré et colonial de leurs premières analyses. Avec l'histoire, les différents projets fondateurs de disciplines laissent voir leurs reliefs, qui deviennent autant d'instruments pour comprendre les différentes façons de dépeindre le «bon» savoir. La dimension dialogique et le potentiel conflictuel de la genèse de l'identité culturelle dirigent ainsi la comparaison vers les desseins d'une discipline nouvelle. Ainsi, refusant les philosophies de droit naturel et centrée sur l'objectif d'une observation «impartiale» du droit positif étatique, la discipline du droit moderne valorise hautement le respect de la volonté du législateur. À l'opposé et en réaction, observant les dérives de ce droit moderne, la science politique est «née d'un arrachement aux sciences juridiques»² : en résulte un champ de connaissance où les valeurs épistémologiques s'opposent fréquemment et conséquemment au droit moderne. C'est dire que l'importation du concept d'identité culturelle constitue un contre-poids efficace à des réflexes intellectuels prégnants, omniprésents dans le sens commun, qui «aplatissent» les horizons de sens des disciplines en réduisant la dimension vectorielle des projets savants à la linéarité de leurs objets territoriaux ou de leurs méthodes.

Ainsi reconstruite, la profondeur de champ des différents savoirs forme une toile de fond sur laquelle s'illustre bien la spécificité commune des récits de cet ouvrage. Poser l'appartenance disciplinaire en termes de communauté de valeurs épistémologiques inhérentes à un même projet fondateur plutôt qu'en termes de communauté d'objet ou de méthode fait obstacle aux images naïvement agrégationnistes de l'interdisciplinarité. La connaissance ne se fait plus simple «reflet», passif et impartial, d'un monde morcelé où chaque discipline serait spécialiste d'une parcelle que l'interdisciplinarité aurait pour fonction de recoller comme les morceaux d'un miroir cassé. Ainsi, l'interdisciplinarité dont on y parle ne relève pas d'une «logique de juxtaposition» propre à

2 «Aujourd'hui, la science politique est plus forte, plus "constituée" qu'elle ne l'était, et elle a tendance à oublier ses origines. Elle est née d'un arrachement aux disciplines juridiques, et elle garde les traces de cet arrachement : traces "positives" des institutions politiques, respectées comme discipline centrale, traces "négatives" de ressentiment à l'égard de tout ce qui, de près et de loin, ressemblerait à un raisonnement de type juridique» (Sfez, 2002 : 7).

un «encyclopédisme accumulatif» comme l'explique Frédéric Darbellay (Chapitre 8). On y discutera plus volontiers de la «transformation identitaire qui en est au cœur» au sens de Guy Bourgeault (Chapitre 11).

Pareille toile de fond offre ici trois avantages de compréhension. Premièrement, la manœuvre permet de mieux saisir la nature libertaire typiquement moderne des motivations du pionnier de l'interdisciplinarité. Face aux déterminations identitaires de la tradition disciplinaire, ce dernier se sent à l'étroit et recherche l'émancipation contre «l'enfermement» (Claude Thomasset & René Laperrière, Chapitre 14). Alors, de façon typique, il cultive «la distance» et la franchit (Guy Rocher, Chapitre 3). Face aux aléas et aux contingences de l'histoire, il prend du recul pour mieux s'autoriser à plus d'autonomie face aux ornières disciplinaires. On pourra alors privilégier des solutions pratiques à des problèmes qu'appelle le monde, que l'on ressent comme «un besoin profond» (Jacques Dufresne, Chapitre 7), mais que délaissent les disciplines. On pourra oser poser les questions qui ne peuvent l'être à partir d'une seule discipline. On pourra oser s'approprier un objet reconnu comme appartenant à une autre discipline, renégocier l'identité même du clan disciplinaire, etc. L'élan interdisciplinaire est ainsi souvent vécu comme un acte transgressif, comme un refus de la voie facile et dorée qu'ont tracée les pairs fondateurs au profit de la construction d'une voie alternative. Cette voie, pavée de concepts opérateurs à forger, bénéficie alors d'un effet de distanciation des corporatismes disciplinaires, des guerres d'opposition jugées stériles où il faut néanmoins choisir son camp, ou encore des forces aveugles de la reproduction. Le dialogue avec l'Autre interdisciplinaire devient ainsi le chemin d'une autodétermination de recherche : l'interdisciplinarité se fait quête du soi savant par le voyage, elle se fait voie de «la transformation de soi par l'autre» (Isabelle Mahy, Chapitre 10) et du «Dao comme cheminement existentiel à partager» (Christoph Eberhard, Chapitre 9). C'est l'apprentissage d'un chemin qui ne se fait, en fin de compte, qu'en marchant.

Deuxièmement, penser l'interdisciplinarité comme dialogue entre différentes cultures et projets savants offre une clef de lecture utile face au phénomène croissant de la contractualisation de l'effort interdisciplinaire. «Toute interdisciplinarité a pour vocation d'impliquer les cher-

cheurs dans des activités de coopération d'une grande complexité», écrit Catherine Garnier (Chapitre 6). À partir de réflexes courants, pourtant, l'interdisciplinarité est si simple et si facile³ que la vague professionnelle des protocoles d'intervention multidisciplinaire se fait plutôt absurde : quand on compare l'interdisciplinarité à une «division du travail» qui serait spontanément servie par une somme de rationalités atomisées, il est insensé de se donner du mal à protocoler ce qui s'additionne bêtement tout seul. Cependant, à l'opposé, lorsque les communautés savantes sont regardées comme partageant des valeurs potentiellement divergentes parce qu'assises sur des projets de connaissance différents, la coopération se fait plus complexe. Elle se comprend alors davantage en termes d'action négociée qu'en termes d'addition simple. «L'interdisciplinarité ne repose pas [seulement] sur de bonnes intentions, mais sur l'intérêt bien compris des uns et des autres» conclut alors Claude Lesard (Chapitre 5). Les lourds enjeux du choix d'une direction commune apparaissent soudain. Les manières de faire des uns seraient-elles meilleures que celles des autres ? Chaque science a «un statut» et un «prestige social» rappelle Antigone Mouchtouris (Chapitre 13), et cette situation a un impact sur l'articulation du dialogue escompté. Par exemple, dans l'intervention multidisciplinaire en milieu hospitalier, la voie biomédicale est-elle vraiment regardée comme l'égal complémentaire du travail social, de la bioéthique ou de l'acupuncture ?⁴ Les rapports de force qui, en pratique, peuvent de diverses façons marquer le projet et l'action interdisciplinaires, appellent alors le rempart des formes contractuelles. Ainsi, refusant la domination pure et simple d'une rationalité savante sur une autre, le protocole d'intervention assure à chaque partie le respect minimum de ses valeurs prioritaires. Par exemple, en cas de viol, pour contrer le spectre ambiant d'une domination du paradigme biomédical, le protocole d'action assurera un minimum de respect de la «valeur probante» pour la discipline du droit, un minimum de «respect du vécu

3 Sur le mythe omniprésent de la «facilité» de l'interdisciplinarité, voir Lemay (2011a : 38).

4 Sur la domination implicite de la voix des représentants du biomédical sur les autres voix professionnelles, voir par exemple White (1990).

et des émotions de la victime» pour la discipline du travail social, et ainsi de suite⁵.

Enfin, pareil rappel du relief historique des disciplines oblige à une urgente réconciliation, enfin posée et réflexive, entre l'acte engagé et l'acte scientifique. Les deux sont encore souvent opposés par réflexe, mais ils sont néanmoins unis par l'effort interdisciplinaire, si souvent vécu comme un «acte de conviction» (Daniel Meier, Chapitre 12). Nous le savons, des contingences historiques ont conduit des milliers de chercheurs à se regarder un jour comme étant affranchis de l'obligation de choisir les valeurs prioritaires de leurs projets ou de leurs actions. Le fait d'inscrire leur labeur dans le vaste projet moderne d'un contact avec les «faits» comme source privilégiée de connaissance pertinente leur donnait l'impression, dans l'appréhension de ces «faits», d'un idéal d'impartialité à atteindre par l'absence de tout choix de valeurs. Les dérapages actuels de la science montrent que là n'était pas la meilleure voie. Lorsque le chercheur omet de choisir les valeurs propres à l'univers savant qui est le sien, il omet ce faisant de protéger ces dernières contre le danger permanent des pressions extérieure⁶. La tyrannie au sens pascalien s'installe. L'actuelle colonisation économiste, voire basement comptable, des rationalités du monde savant en constitue probablement l'illustration la plus triste⁷. En attendant, lorsque l'idéologie selon laquelle le «bon» savant se fait sourd au politique demeure prégnante, les sciences humaines n'en débordent pas moins, en pratique, d'une foule de prescriptions normatives qui se fuient comme telles. Le rapport à l'idéal moral et politique, assez omniprésent, y est vécu comme s'il était honteux. Une observation des tendances normatives propres aux théories montantes de l'intervention contractuelle en sciences de l'éducation, en psychologie et en travail social révèle alors ceci : face à

5 Sur le protocole comme outil d'encadrement de l'intervention multidisciplinaire, voir Nélisse (1996).

6 À ce sujet, la sociologie du droit se fait éclairante : lorsque le détenteur du pouvoir discrétionnaire investit inconsciemment les espaces de choix qui lui sont laissés, il le fait généralement dans le sens des rapports de forces ambiants. Voir par exemple Baumgartner (1992 : 129).

7 Cf. Stengers (2002).

l'essor fulgurant des pouvoirs associés à l'exercice de l'autorité professionnelle ou scientifique, toutes convergent vers une rationalité et des valeurs typiques des moments précurseurs de la modernité juridique et politique⁸. C'est dire que, même proclamée dans le discours ou cultivée dans les têtes, la dichotomie savant/politique ne réussit pas à étouffer une conjonction pratique permanente : celle de l'union du projet savant et des valeurs d'intérêt humain qu'il soutient. Ce que rappelle de toute façon la mémoire des racines comtiennes du projet de connaissance moderne. Outre sa volonté bien connue d'émanciper l'humanité des formes archaïques de la connaissance par l'adoption exclusive d'une science «positive», Auguste Comte avait aussi la volonté notoire d'étendre à l'ensemble humain le bénéfice d'une connaissance scientifique et technologique qui ne soit pas «exclusivement géométrique, mécanique ou chimique mais aussi et avant tout politique et morale»⁹.

Certaines interprétations du principe cartésien de raison désengagée et du modèle wébérien de savant affranchi du politique valorisent encore l'affranchissement des valeurs politiques comme s'il s'agissait d'un idéal en soi. Nous faisons alors face à une autre version du fameux problème de la liberté autodéterminée tel que le présente Charles Taylor dans *Grandeur et misère de la modernité* (1992)¹⁰. Valoriser la liberté de choix ne conduit pas à valoriser indifféremment toute liberté, explique-t-il, mais à valoriser la possibilité de faire les «choix qui comptent». Ces choix qui comptent, inhérents à l'identité¹¹, prennent place dans un monde où la hiérarchie des critères échappe à la volonté individuelle pour s'incarner dans des valeurs collectives. Transposé au monde savant, valoriser l'émancipation du savant face au politique ne conduit pas à valoriser l'émancipation pour l'émancipation, mais à valoriser la liberté d'effectuer «les choix de

8 À cet effet, voir Lemay (2011b).

9 Cité dans Habermas (1968 : 77).

10 Publié sous le titre original anglais de *The Malaise of Modernity* (1992) et traduit en français : *Grandeur et misère de la modernité* (2002, Montréal : Bellarmin) pour l'édition canadienne et *Le malaise de la modernité* (2002, Paris : Éditions du Cerf) pour l'édition européenne.

11 «Je ne peux définir mon identité qu'en me situant par rapport à des questions qui comptent» (Taylor, 1992 : 58).

valeurs qui comptent» dans un univers donné de connaissance, face à ses horizons de sens particuliers et en situant chacun de ces derniers par rapport au vaste projet de connaissance moderne.

Finalement, là se révèle probablement la «grandeur» de la connaissance d'aujourd'hui : l'éloge d'une pluralité de façons disciplinaires différentes de poursuivre le projet moderne du savoir, la protection des valeurs épistémologiques propres à chaque culture ou identité savante, mais aussi la reconnaissance de l'égale dignité des différents projets face à l'idéal commun d'intérêt général par la connaissance. On comprend peut-être mieux, alors, contre quelle «misère» s'arc-boute assez courageusement l'effort interdisciplinaire : lorsque la science dérive vers une somme d'actes atomisés déconnectés du projet d'ensemble et aveugles aux effets de déclin de cette liberté humaine qu'ils sont censés servir, le chercheur dit simplement non au mouvement. Il refuse «le chant des sirènes monodisciplinaires» et leur «partition déjà prête» (Pierre Parlebas, Chapitre 4) au profit de la difficile, mais exaltante poursuite d'un «nouvel esprit scientifique», sans cesse à renouveler. Il cultive alors «l'aptitude à faire attention à la complexité du monde dans lequel nous vivons, à ne pas chercher à la découper en morceaux, mais à tenter de l'appréhender pour donner sens à la capacité d'étonnement qui est en elle» (Lemoigne, 2003 : 30). Au fond, c'est cette grandeur et cette misère tout à la fois que racontent, chacun à leur façon, les passionnants récits qui forment cet ouvrage. Laissons donc maintenant la parole à ceux par qui se construit le chemin...

Les textes de ce collectif sont regroupés en trois parties. En premier lieu, un espace est réservé à deux écrits dont la fonction diffère : ils préparent à l'aventure au lieu de la narrer. Comme le projet s'articule autour de la métaphore de l'interculturalité, les deux premiers chapitres invitent à réfléchir davantage sur ces thèmes centraux (Partie I) : celui de l'interculturalité (Chapitre 1) et celui de la métaphore (Chapitre 2). Ensuite, les récits sont regroupés autour de deux thèmes omniprésents : celui «du désir de liberté» (Partie II) qu'éprouve le chercheur interdisciplinaire face aux contraintes de l'ornière disciplinaire (Chapitres 3 à 9) et celui de la «quête de soi par la découverte de l'Autre» (Partie III), qui ne se réalise finalement qu'à travers le chemin (Chapitres 10 à 14). Reconnaissons

cependant que tous les récits, à des degrés divers, se rapprochent de ces deux thèmes à la fois. De toute façon, cela n'a probablement pas une grande importance : seul le lecteur, finalement, saura sous quelle étoile ranger l'explorateur et son odyssee.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baumgartner, M.P. (1992). «The Myth of Discretion». In K. Hawkins (dir.), *The Uses of Discretion*, Oxford, Clarendon Press/Oxford, pp. 129-162.
- Habermas, J. (1968). *Knowledge and Human Interests*. Boston: Beacon Press.
- Lemay, V. (2011a). «La propension à se soucier de l'Autre. Promouvoir l'interdisciplinarité comme identité savante, nouvelle, complémentaire et utile». In F. Darbellay & T. Paulsen (dir.), *Au miroir des disciplines. Réflexions sur les pratiques d'enseignement de recherche inter- et transdisciplinaires*, Berne, Peter Lang, pp. 25-47.
- Lemay, V. (2011b). *L'autorité contractuelle, mouvance internationale et interdisciplinaire*. Sarrebruck : Éditions Universitaires Européennes.
- Lemoigne, J.-M. (2003). «Légitimer les connaissances interdisciplinaires dans nos cultures, nos enseignements et nos pratiques». In F. Kourilski & J. Tellez (dir.), *Ingénierie de l'interdisciplinarité. Un nouvel esprit scientifique*, Paris, l'Harmattan, pp. 25-36.
- Nélisse, C. (1996). «La trousse médico-légale : technologie sociale et protocolarisation de l'intervention». *Sociologies et sociétés*, vol. 28, n° 2, pp. 157-171.
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris : Seuil.
- Sfez, L. (2002). *Science politique et interdisciplinarité*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Stengers, I. (2002). *Sciences et pouvoirs. La démocratie face à la technoscience*. Paris : La Découverte.

- Taylor, C. (2002). *Grandeur et misère de la modernité*. Montréal : Bellarmin.
- White, D. (1990). «Le pouvoir de la culture : Les aspects politiques de l'intervention en santé mentale». *Santé, Culture, Health*, vol. VII, n° 1, pp. 149-167.

PARTIE I

**Interculturalité et métaphore :
un double potentiel de renouveau**

CHAPITRE 1

Rapport à l'autre et interculturalité : une perspective relationnelle

Gilles Ferréol

Laboratoire de socio-anthropologie, Université de Franche-Comté

INTRODUCTION

Je suis né, comme ma mère et mon oncle, à Casablanca. J'y ai vécu une partie de mon enfance auprès de camarades appartenant à des communautés ou des confessions très diverses. J'ai ensuite effectué mon Service national comme chargé d'enseignement au département de Sociologie du Centre universitaire de Tlemcen, ville où naquit mon grand-père maternel, mon autre grand-père ayant fondé une conserverie de sardines à Safi dans les années 1930. J'ai, durant mes études, beaucoup voyagé, notamment en Belgique, en Afrique noire ou dans les pays de l'Est. Plus tard, j'ai été invité comme conférencier, expert, formateur ou membre de jurys de thèse dans les DOM-TOM (Réunion, Antilles, Polynésie française), à Ottawa, Montréal, Moncton, Bruxelles, Louvain, Copenhague, Varsovie, Saratov, Bucarest, Madrid, Rome, Tananarive, Lomé, Ouagadougou, etc. Beaucoup de mes jeunes docteurs ou doctorants sont originaires du Maghreb ou du Moyen-Orient et je séjourne régulièrement à Rabat, Fès, Alger, Oum-El-Bouaghi, Tunis, Sfax, Tripoli ou Al-Baïda. J'ai eu par ailleurs la chance de voir une dizaine de mes livres traduits en arabe, anglais, brésilien, japonais, russe ou roumain.

Le lecteur, dès lors, ne sera sans doute guère étonné si, dans cette contribution, un certain nombre de débats ayant trait à la reconnaissance et à l'interculturel sont évoqués, qu'il s'agisse de la dialectique de l'un et du multiple, du même et de l'autre, des processus d'identification ou d'hybridation, des logiques de différenciation et de réciprocité, des phénomènes d'acculturation ou de dissonance cognitive, des attitudes de mixophobie ou de cosmopolitisme.

Je mettrai ici plus spécifiquement l'accent sur les concepts de *métissage* et de *transaction*, de *bricolage* ou de *syncrétisme*, la perspective adoptée – compte tenu de ma formation (agrégation de Sciences économiques et sociales, doctorat et HDR de Sociologie) et de mes publications – relevant à la fois de la socio-histoire et de la philosophie politique. J'illustrerai mes propos en me focalisant sur la symbolique d'*Al-Andalous* autour des figures d'Averroès, de Maïmonide ou de Ibn Hazm, ainsi que sur le foisonnement artistique en Amérique du Sud et aux Caraïbes à partir du XVII^e siècle. L'art est en effet un révélateur significatif des relations entre les cultures. L'idée est qu'en rompant avec une perception paroissiale du monde, en installant au cœur de l'acte de création le principe d'ouverture aux autres systèmes de valeurs, les artistes libèrent des voies et enrichissent leur imaginaire. Cet enrichissement peut découler soit d'une mise en contact collective, soit d'une démarche plus personnelle, volontaire ou accidentelle.

UNE TRÈS GRANDE FÉCONDITÉ

Dans des pays ou dans des régions de la planète où des cultures, *a priori* éloignées, ont été soumises à de fortes tensions, suite le plus souvent à des actes de conquête¹, la fécondité de la création a été le reflet de l'interculturalité qui en a découlé.

C'est le cas de l'Andalousie dont l'appellation *Al-Andalous* révèle la vitalité et la prégnance musulmanes entre les VIII^e et XV^e siècles. Mais le nombre de cultures concernées est beaucoup plus important et les productions réalisées beaucoup plus denses. Car la présence byzantine

1 Bon nombre d'enjeux identitaires, faisait observer Frederik Barth dans une contribution pionnière, se situent aux *frontières* des groupes ethniques, les choix et les pratiques linguistiques constituant des «marqueurs d'appartenance», quelle que soit par ailleurs l'échelle considérée : entités restreintes (argot) ou supranationales (francophonie) (Barth, 1995). De nos jours, les difficultés socio-économiques et l'essoufflement des modes de régulation traditionnels ne sont pas sans inquiéter et ont tendance à brouiller les repères, à susciter des recompositions ou des crispations, de nature tribale ou communautarienne, la place sans cesse plus grande accordée à la «réflexivité» dans les sociétés contemporaines imposant de nouveaux arbitrages (Maalouf, 1998).

est antérieure à cette conquête. Faut-il préciser que la dénomination «Espagne musulmane», pour désigner cette période d'échanges, masque une réalité : le dynamisme berbère qui, à travers les dynasties almohade et almohade, et malgré une certaine rigueur morale et religieuse, va apporter à l'Espagne une conception architecturale et plus généralement artistique qui témoigne de l'influence de l'Afrique du Sahara et du Sahel ? C'est donc un véritable carrefour que constitue l'Andalousie à cette époque, célébrant les richesses d'horizons très variés, auxquelles il faut ajouter l'apport juif et byzantin.

Un extraordinaire «bouillonnement» va avoir lieu dans la confrontation des cultures sur le plan de l'architecture, de la décoration, de la mosaïque, du tissage, de la peinture, de la sculpture, mais également de la musique, de la poésie et de la pensée². C'est dans ce contexte que naîtra, puis se développera l'*art mudéjar*, c'est-à-dire un art pratiqué en Espagne entre les XIII^e et XVI^e siècles, mais inspiré par les formes et les techniques musulmanes, et qui s'exportera plus tard jusque dans le «Nouveau monde» après la conquête espagnole. Le plurilinguisme va favoriser – songeons à Tolède qui se trouve un peu plus au Nord – des activités de traduction et, par conséquent, une diffusion de pensées issues de cultures différentes ouvrant de nouveaux champs de connaissance.

Les villes de Séville, de Grenade et de Cordoue attestent de cette richesse, née de l'interculturalité orientale, africaine et occidentale qui

2 On retrouve ici la notion d'*acculturation*. Popularisée par l'école culturaliste et en réaction au courant diffusionniste, celle-ci désigne tout à la fois les mécanismes d'apprentissage et de socialisation, l'intégration d'un individu à un environnement qui lui est étranger et, plus fondamentalement, les processus et changements entraînés par des interactions ou des contacts directs ou indirects, prolongés ou discontinus, spontanés ou organisés, libres ou imposés, entre groupes ethniques différents à l'occasion d'invasions, de colonisations ou de migrations, qu'on se réfère à des échanges ou à des emprunts, à des affrontements ou à des exclusions, à l'assimilation ou à l'accommodation, au syncrétisme ou aux réinterprétations (Bastide, 1970). D'autres théorisations, se rapportant au «bricolage» (Lévi-Strauss) ou au «métissage» (Gruzinski, voir au Brésil la *pagelaça* ou le *candomblé*), aux «branchements» (Amselle) ou aux «transactions» (Remy), attirent notre attention sur la complexité des ajustements qui s'opèrent, parfois non sans heurts ni blocages, sous forme de transfert ou de réorganisation, de restauration ou d'annihilation, d'acceptation ou d'interpénétration (Ferréol, 2002 et 2003).

a renouvelé, dans cette région, des arts très divers. À Séville, la célèbre Giralda symbolise ce dynamisme de l'art hispano-mauresque, comme la Tour de l'Or, qui veille sur le port de la cité et sur le Guadalquivir. À Grenade, la Cathédrale, l'Université arabe, et surtout l'Alhambra avec sa Cour des Lions et ses jardins, qui fut la résidence des souverains nasrides, sont tout aussi remarquables, mais s'y ajoute une décoration d'une grande finesse. Cordoue enfin, où coexistent cultures arabe, hébraïque et romaine, a donné une œuvre architecturale d'exception : la Grande Mosquée, qui fut plus tard transformée en cathédrale par Charles Quint, mais aussi de très belles Églises, dont celles fruits de la sensibilité mudéjare et celles surgies de l'art baroque.

Si on considère qu'il n'y a pas d'art sans pensée, il convient de prendre en compte l'importance des échanges religieux et philosophiques dans cette contrée. C'est en Andalousie qu'émerge, en effet, une pensée retentissante, celle de Abu Walid Ibn Rochd, Averroès de Cordoue (1126-1198), pour lequel écrivains et philosophes modernes font preuve du plus grand respect. Parmi eux, l'écrivain argentin Jorge Luis Borges qui voyait en Averroès, le «Commentateur», non seulement un grand esprit, mais surtout le symbole de cette ouverture et de ce lieu du dialogue culturel qu'a été *Al-Andalous*. Ceci d'autant plus qu'au nom d'Averroès il faut associer ceux de Moïse Maïmonide (1135 ou 1138-1204), philosophe et médecin juif, et d'Ibn Hazm (994-1064), homme de lettres arabe qui a marqué l'histoire littéraire de l'Andalousie qu'il aimait profondément comme lieu de vie et de création comme le confirme un vers d'un de ses poèmes *Tawq al-hamâma* : «Perle de Chine, je puis me passer de toi car j'ai le rubis d'Al-Andalus». Tous ces témoignages montrent qu'il s'agit bien de la vocation de cette terre de susciter l'écoute et la connaissance des autres cultures, et par là même de faire émerger une culture spécifique. On est frappé par exemple que parlant d'*Al-Andalous*, tous s'attachent autant à l'atmosphère qu'à la création. «Les arbres fleurissaient à Cordoue», écrivent dans L'Encyclopédie Diderot et d'Alembert; «les plaisirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois Maures [...]. Cordoue était le seul pays de l'Occident où la Géométrie, l'Astronomie, la Chimie, la Médecine, fussent cultivées». «Au fond de ce repos», répond Borges en écho dans son livre L'Aleph,

«s'enrouaient d'amoureuses colombes; de quelque patio invisible montait le bruit d'une fontaine; quelque chose dans la chair d'Averroès, dont les ancêtres venaient des déserts arabes, était reconnaissant à cette continuité de l'eau». C'est dans ce contexte qu'Averroès lit Aristote et devient à l'époque l'un de ses commentateurs les plus avisés.

Il ne s'agit évidemment pas d'idéaliser ce monde, et de croire que des manifestations d'inhospitalité, des tensions ethniques mues par des positions pseudomoralisantes, ou des crispations religieuses ou racialisantes en furent absentes. Cependant, quand on considère la période allant du VIII^e au XII^e siècle, on s'aperçoit que les cultures étaient accessibles les unes aux autres et que des modifications majeures de représentation en ont résulté, ouvrant un espace spirituel inédit et permettant une expression artistique jamais atteinte. Une effervescence comparable à ce que l'on a connu dans le sud de l'Espagne s'est également produite au-delà de l'Atlantique grâce à un mouvement de peuples et de cultures qui a consacré l'Amérique du Sud et les Caraïbes en terres syncrétiques. Les colonisations espagnole, portugaise, française et anglaise, les transferts de populations européennes, africaines, auxquels il faut ajouter plus tard les déplacements d'hindous, de chinois et de levantins, chaque «vague» découvrant les terres indiennes des Amériques et des Caraïbes, vont constituer un formidable creuset. Toute cette zone ne tardera pas à produire, dès le début du XVII^e siècle, des œuvres d'une grande puissance reflétant la dimension synthétique des cultures. La complexité proliférante de cet art, qui se confirmera au cours des siècles, peut se trouver résumée dans l'expression du philosophe mexicain Leopoldo Zea qui parle de «la conciliation baroque des inconciliables» (Zea, 1987 : 35). Conciliation en réalité des inconciliables apparents, car jamais ces artistes ne cesseront de mettre en pratique ce principe qui correspond au fondement même des cultures de cette vaste région, donnant tout son sens à cette remarque de Tzvetan Todorov : «L'interculturel est constitutif du culturel».

Certes, il y eut toujours des tentatives de faire émerger des écoles assimilationnistes, pâles imitations des œuvres européennes vivant de l'illusion d'un universel de conformité, mais ces moments ne furent jamais que des moments d'égarement. La grande majorité des artistes comprirent

rapidement l'intérêt de choix esthétiques nourris par une interculturalité plus riche qu'elle n'y paraît (par la culture espagnole, l'art mudéjar se retrouve par exemple en Amérique latine) et permettant toutes les audaces. Faire place à l'audace, c'est précisément ce que feront très tôt les poètes et les artistes à l'instar de sœur Juana Inès de la Cruz qui introduisit dans ses textes, dès le XVII^e siècle, un univers ignorant les enclos, les séparations et les blocages, inaugurant de fait une poésie au souffle syncrétique (Cruz, 1987). Une telle rencontre se produit d'abord sous la forme d'un choc, souvent colonial, mais cette brutalité dramatique n'empêche pas les processus d'échange, d'emprunt, d'intégration qui seront déterminants pour l'émergence d'une culture plus syncrétique capable de sécréter un art nouveau.

Comme le souligne l'historien d'art équatorien Filoteo Samaniego, «c'est précisément là où le conflit culturel fut le plus dramatique que le mouvement artistique eut le plus d'importance, en quantité comme en qualité : le Mexique, le Guatemala, la Nouvelle-Grenade et Quito, Lima, Cuzco et le haut Pérou ont été les principaux foyers de convergence et de rayonnement de ce que l'on appellera plus tard l'art colonial. Plus rude fut le choc, plus l'éclosion artistique fut remarquable» (Samaniego, 1980 : 78). Dans ces foyers, cet enrichissement mutuel va susciter, consciemment ou inconsciemment, une recherche pour une nouvelle formulation artistique qui s'élabore à partir d'un mélange d'influences où les apports européens, en particulier espagnols, portugais, italiens et flamands, vont subir le traitement indigène pour aboutir à une expression totalement renouvelée. Au Brésil, la vision négro-africaine va également contribuer à altérer les apports du Vieux Continent (portugais, mais aussi hollandais dans le Nordeste) pour donner un style particulier symbolisé par l'architecte, sculpteur et décorateur métis Antonio Francisco Lisboa, plus connu sous le nom de l'*Aleijadinho*, qui vécut entre 1730 et 1814. Ses œuvres les plus marquantes sont indiscutablement les églises de Sao Francisco de Assis à Ouro Preto et du Bom Jesus de Matosinhos à Conghas do Campo, ainsi que la Terrasse des prophètes.

Certains critiques d'art, dont Samaniego, ont montré à ce propos l'influence des relations commerciales établies avec les pays de l'Extrême-Orient, signalant que venant des Philippines, de la Chine, du Siam, du Bengale, de l'Inde, des navires transportaient des représentations nou-